CE QUE SIGNIFIE LA DOULEUR

Permettez-moi de supposer que vous êtes atteint d'un terrible mal de dent; et, tandis que vous vous affolez de prendre conseil en patience, un ami vous dit : « Ne vous plaignez pas, c'est pour votre bien que la nature vous fait souffrir; son but est de vous empêcher de perdre votre dent. Si un ami vous parlait ainsi, lui feriez-vous remercier ? Non, au contraire; exaspéré par la douleur, vous l'enverrez probablement promener, en le priant de garder ses consolations pour lui-même à moins que vous ne les lui demandiez.

Pourtant ces maximes ne manqueraient ni de bon sens ni de vérité. La douleur est un avertissement; c'est l'alarme donnée par la sentinelle en faction, le cri des nerfs annonçant que quelque chose est dérangé dans l'économie du genre humain.

Lorsque M. Laurent Fabas sentit qu'il avait mal à l'estomac, il comprit qu'il avait là un désordre, sans pouvoir toutefois en en deviner davantage. D'abord il lui semblait qu'après avoir mangé, la douleur cessait; et, de fait c'était vrai temporairement. « Cela ne dura malheureusement pas longtemps », écrit-il. « Ensuite, ce fut précisément après les repas que je souffris le plus. Pendant les deux ou trois heures qui suivaient le repas j'éprouvais une douleur aiguë à l'estomac. De plus, il me semblait que j'avais la poitrine fortement comprimée ce qui m'était très pénible. Mon estomac s'enflait; j'avais des nausées et des vomissements. En même temps que mes aliments non digérés je vomissais une matière visqueuse verdâtre et amère.

« La nuit je souffrais autant que le jour. Puis, comme si je ne souffrais pas assez, des maux de tête et un abattement mental vinrent se joindre à mes autres maux. Je puis à peine vous expliquer combien la constipation me faisait souffrir; les remèdes que je prenais ne parvenaient pas à stimuler l'action naturelle des intestins. Evidemment je n'étais pas toujours aussi malade, mais je n'obtins aucun soulagement durable et même pendant trois ans une existence des plus misérables. Ayant appris que la Tisane américaine des Shakers produirait des résultats merveilleux dans des cas analogues, j'en commandai à son propriétaire M. Oscar Fanyau, pharmacien à Lille (Nord). Ce remède fit disparaître immédiatement les douleurs que je ressentais à l'estomac.

Mon état s'améliora si rapidement que je me croyais complètement guéri. Mais quelques symptômes de mon mal reparurent et j'envoyai chercher un second flacon de la Tisane américaine des Shakers. Cette fois, la guérison fut radicale et actuellement je puis manger, dormir et travailler comme tout le monde. Je suis entièrement débarrassé de la constipation. (Signé Laurent Fabas, à Arx, par St-Laurent-de-Tyrosse (Landes), le 15 décembre 1893. Vu pour la légalisation de la signature de M. Laurent Fabas apposée ci-dessus. (Signé) Merle, maire d'Arx.

On a bien des choses à apprendre après avoir quitté l'école. Notre correspondant avait à apprendre qu'une mauvaise digestion ou dyspepsie, vieille de trois ans, ne se guérit pas avec un seul flacon du meilleur de tous les remèdes, et celui qu'il employa en dernier lieu dans ce but est le meilleur.

Le mal se cache pendant quelque temps; mais comme le tigre perfide, tout près à bondir quand il s'est plus caché, il se trouva arrêté par le second flacon de Tisane américaine des Shakers.

Quand vous étoigdez un feu, veillez à ce qu'il ne reste pas une étincelle qui puisse raviver la flamme.

Ecrivez à M. Fanyau à l'adresse ci-dessus qui vous enverra gratis une brochure contenant l'historique complet de la grande découverte américaine.

Prix du flacon, 4 fr. 50 ; 1/2 flacon, 3 fr. Dépôt dans les principales pharmacies. Dépôt général, Fanyau, Pharmacien, Lille. Nord (France).

PALAIS DES NOUVEAUTÉS

ROUBAIX, 32, Grande-Rue, 32, ROUBAIX

ENTRÉE LIBRE

158

La Révoltée

PAR

GEORGES MALDAGUE

III

L'avant-veille du jour où Jacques de Labatière devait débarquer à Bordeaux, Georges Taverrier appelé par un télégramme auprès de son père, dangereusement malade, partait en hâte, obtenant de son colonel un congé régulier de quinze jours.

Lorsqu'il arriva à Paris, à cinq heures quarante-cinq de l'après-midi, Jacques resta d'abord étonné de ne pas voir Taverrier l'attendre sur le quai pour lui souhaiter, le premier, la bienvenue.

Il n'avait laissé à Paris de vrai ami que lui, et cette abstention, dont il ne devait connaître la cause que plus tard, lui fut non seulement très sensible, mais lui apparut comme d'un mauvais présage.

Taverrier aussi allait-il se tourner contre lui ?

Croyait-il à cette mystérieuse cabale, formée contre sa personne, pendant qu'il arrosait de ses sueurs et de son sang cette terre d'Afrique où, comme plusieurs de ceux qui, étant partis avec lui n'étaient point revenus, il eut pu trouver la mort.

Il quitta hâtivement les quelques camarades avec lesquels il revenait du pays Noir, monta en fiacre en compagnie de Fiamma et de l'ordonnance, et donna l'adresse de l'hôtel où il logeait avant de partir : rue de Bourgogne.

Bruno viendrait le lendemain matin prendre à la gare les colis assez volumineux que son capitaine rapportait.

Tant que la voiture roula, l'officier, enfoncé dans son coin, resta sombre, les yeux mi-clos, sans mouvement.

Il était nuit.

Il tombait une de ces pluies de novembre qui pénètrent, qui glacent.

Dans son coin aussi, la petite négresse restait immobile.

Elle était déjà saisie par ce froid, qu'elle ne connaissait point là-bas, au pays du soleil qu'elle avait voulu quitter.

Elle tremblait, malgré les vêtements chauds qui la couvraient, la couverture dans laquelle, comme en chemin de fer, Bruno l'avait enveloppée.

Et ainsi que son maître, elle fermait les yeux.

Qui sait si déjà le peu qu'elle avait vu du monde civilisé, ne lui faisait pas regretter le monde sauvage ?

Bruno seul, en ce moment, était satisfait, ou du moins à demi satisfait.

Il eût exulté positivement s'il eût vu son capitaine content.

Mais le visage triste de celui-ci, son mutisme, lui faisaient l'effet d'un douche.

Sa verve naturelle s'en ressentait.

Il avait beau se dire qu'il bénéficierait dans quelques jours d'une permission lui permettant de passer trois mois au pays, où il retrouverait sa promise.

Il avait beau calculer qu'il lui restait à peine un an et demi de service à accomplir pour être libéré, rentrer tout à fait dans son village et épouser celle qui l'aimait autant qu'avant son départ pour l'Afrique, l'attitude de son supérieur, auquel il s'était singulièrement attaché, l'empêchait de jouir de la félicité que lui apportaient ces perspectives favorables.

Le fiacre, au bout de trente minutes de cahots, sur les pavés glissants, s'arrêta devant l'hôtel dont Jacques de Labatière avait été le locataire.

Le jeune homme, dans le trouble où il vivait pendant les dernières semaines de son séjour au Sénégal, avait négligé d'écrire pour retenir un appartement.

Il pensa seulement qu'il aurait à le faire en pénétrant sous le vestibule de l'hôtel.

Mais il y aurait de la place.

L'immeuble était assez vaste et jamais il ne l'avait vu sans chambres vacantes.

Il ne se trompait pas.

La personne qui se tenait en ce moment au bureau, et qui avait l'air d'une gouvernante, lui affirma qu'on trouverait son affaire, puis appela le patron pour lui demander les numéros à donner.

L'établissement n'avait pas changé de propriétaire.

Le jeune officier remit l'hôtelier.

A la façon dont celui-ci le regarda, il comprit qu'il ne le reconnaissait pas.

Il se nomma :

— Le capitaine de Labatière.

L'hôtelier fit un pas de recul.

Il paraissait ému, d'une émotion plutôt désagréable.

Il se retourna même du côté de la dame qui venait de sortir du bureau.

— Est-ce que nous avons de la place ?

— Oui, monsieur, répondit-elle avec un empressement, dont elle dut se repentir, car le patron lui lança un regard foudroyant.

Pourtant, se retournant aussitôt vers l'officier, il dit, grimaçant un sourire :

— On va vous conduire, monsieur... pardonnez-moi, vous êtes si changé...

Mais Jacques de Labatière avait surpris l'hésitation.

— J'espère que vous aurez quelque chose de convenable, dit-il avec une raideur hautaine, autrement ce n'est point la peine de vous déranger, je vais voir ailleurs.

— Nous avons quelque chose, nous avons quelque chose, reprit l'hôtelier qui, commençant avant tout, avait certainement réfléchi ; je vais vous montrer cela, monsieur.

Dix minutes plus tard, le capitaine de Labatière était installé dans une chambre contiguë à une petite pièce qui faisait le salon et qui lui servait de bureau.

Bruno y dresserait, le soir, son lit de camp.

Quant à Fiamma, on devait la caser dans un cabinet, situé au même étage, au bout du couloir.

Surmontant l'impression que lui causait la réception du maître de l'hôtel, le jeune officier se dit qu'il serait mieux là que partout ailleurs, à deux pas du ministère de la guerre où il allait avoir affaire tous les jours.

Sa susceptibilité, exagérée par le sentiment de la méfiance immérites dans laquelle les siens le tenaient, l'avait porté à voir une malveillance qui n'existait point, dans la réception dont il venait d'être l'objet.

Il n'y avait pas eu autre chose que de la surprise dans la façon de l'accueillir de cet homme, qui au bout de quelques minutes, se montrait très poli, très empressé même.

Les fatigues et la maladie, les fièvres dont il avait, encore dernièrement, de fréquents accès, le changeaient assez, du reste, pour légitimer cette surprise.

Pourtant, tout en prenant une autre tournure, les idées de Jacques ne devaient pas sortir des limites, dans lesquelles, depuis plusieurs semaines, elles restaient enfermées.

— Si je dînais au Cercle, se dit-il, lorsque débarrassé des poussières du voyage, il eut changé de vêtements; j'ai hâte de revoir des visages connus.

Il sonna, ordonna qu'on allât lui chercher une voiture et se fit conduire à son ancien Cercle, composé exclusivement de membres de l'armée active.

Là encore, il se fit reconnaître dès l'arrivée.

Il fallut qu'il donnât son nom pour prouver qu'il avait son droit d'entrée.

Cette formalité remplie, le capitaine de Labatière passa dans la salle de restaurant.

C'était l'heure du dîner; elle se trouvait aux trois quarts pleine.

Par ci, par là, quelques uniforme beaucoup d'habits bourgeois.

Lui aussi était en bourgeois.

La majorité de ces figures n'éveillait dans son esprit aucun souvenir.

Depuis près de trois ans qu'il avait quitté Paris, bien des membres nouveaux avaient remplacé ceux qui faisaient partie avant son départ, de cette espèce de mess, où les uns prenaient pension, où les autres venaient suivant leur bon plaisir, libres de s'y faire servir à dîner, ou d'y passer seulement leur soirée.

Mais il retrouvait aussi des physionomies connues.

Il aperçut même un de ses camarades de promotion, tout au bout de la salle, en tête à tête à une petite table avec un lieutenant d'artillerie.

Jacques eût marché de ce côté si une place s'y était trouvée libre.

Mais il n'en vit aucune.

Alors, il s'assit, seul dans un coin, duquel il voyait les allants et venants, les entrants et les sortants.

(A suivre)

PHOIBUS OZIL (cônes à faire brûler) la boîte de 30 : 2 fr.

PYRÉTHRINE OZIL (poudre à insuffler) la boîte : 0 fr. 75

Infaillibles pour détruire puces, punaises, cloportes, fourmis, mites, pucerons, cloques, punaises, blattes, etc.

Phie du Dr OZIL (licencié en médecine) 60 Rue Esquermoise (Ne pas confondre) 60 LILLE

ÉTRENNES ! Timbre caoutchouc dans une boîte de poche encrée avec le nom et le prénom, 0,60 ; avec le nom et l'adresse, 0,75. Envoi franco contre timbre ou mandat, Mme Paris, 71, rue des Piques. Niort (Deux-Sèvres). Prospectus demandé.

RHUMATISME VICES DU SANG Guérison par le Traitement des DOCTEURS STAES et LEGER Demandez BROCHURE GRATIS Pharmacie DEHEE, à BAILLEUL (Nord).

Aux 100.000 Paires de CHAUSSURES

20ter, Grande-Place, (Côté des Halles)

ROUBAIX

CHOIX CONSIDÉRABLE DE CHAUSSURES pour Hommes, Dames, Fillettes & Enfants

ARTICLES DE TRAVAIL & DE CÉRÉMONIE

Toutes nos Chaussures sont marquées en chiffres courants SANS SURFAXE VILAINE

Plus d'Oppressions ni ASTHME

Mr L. Bruneau, Pharmacien à Lille 71, Rue Nationale, envoie GRATIS et FRANCO UNE BOITE D'ESSAI de Poudre ou Cigarettes ESCOUFLAIRE aux nombreux Certificats de guérisons. SE TROUVENT DANS TOUTES LES PHARMACIES

TONKLAINE près Nancy (France) FÉCULE BLOCH Demandez pure et véritable Nous prions le public de n'obtenir la véritable Fécule Bloch Pour éviter les sous-produits détériorés, MM. BLOCH préviennent le public que la Fécule d'orchis de bois Salep est vendue sous la dénomination de la Fécule Bloch

20 ans de succès Dr ARMAND 112,000 Guérisons Traitement spécial, par correspondance, des Maladies secrètes, Rétrécissements, syphilis, dartres, Impuissance. — 58, Rue de Paradis, Paris et PAR CORRESPONDANCE

GUÉRISON ASSURÉE DES AFFECTIONS SECRÈTES, RÉCENTES OU INVÉTÉRÉES par le traitement spécial du Dr O. DEUX S'adresser à la Pharmacie du Trichon A ROUBAIX

Rhumes récents ou anciens, bronchites aiguës et chroniques, grippes, enrouements, laryngites, catarrhales et de toutes affections des organes respiratoires : Soulagement immédiat suivi de guérison rapide par le pectoral sulfuro-balsamique DEUX, préparé par P. Rédergue, pharmacien.

Exécution fidèle et soignée de toutes les ordonnances médicales

ORTHOPÉDIE ◆ CABINET SPÉCIAL

SE MÉFIER DES IMITATIONS BOUILLON CIBILS

POLICLINIQUE DE LILLE 16, rue de Pas CONSULTATIONS GRATUITES

BON GÉNIE 4, Rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 4, LILLE

VENTE A CREDIT

Confections pour Hommes Femmes et Enfants VÊTEMENTS SUR MESURE

Chaussures, Lainages, Soieries, Toiles, Chapellerie, Roubaïnerie, Modes, Bonneterie, Literie, Horlogerie, Bijouterie, Poêlerie, Articles de Ménage, Mobiliers en tous genres, Meubles de luxe.

PREMIÈRE COMMUNION

En Versant :

5 fr. en 1	50	fr. de Marchandises et on paie	1 fr. par semaine	5 fr. par mois
10 »	100	»	2 »	10 »
15 »	150	»	3 »	15 »
20 »	200	»	4 »	20 »

Les FONCTIONNAIRES, agents de Postes et Télégraphes, des Contributions, Instituteurs, Gendarmes, Douaniers, Employés, des Chemins de fer, etc., sont dispensés du premier versement. DES CONDITIONS SPÉCIALES LEUR SONT ACCORDÉES

Maisons de Vente :

S'adresser : à ROUBAIX, rue du Collège, 168. à TOURCOING, rue de Gand, 24.

169

La Révoltée

PAR

GEORGES MALDAGUE

Le garçon lui fit passer la carte.

Il se commanda un menu fort simple, mangea rapidement, et quand Brévanne, le camarade en question, et le lieutenant d'artillerie avec lequel il se trouvait, sortirent de table, il était prêt à en faire autant.

Il fallait, pour quitter la salle, que les deux officiers passassent devant lui.

Le premier le reconnaîtrait-il ?

Jacques de Labatière reposait sur la table le petit verre de chartreuse qu'il venait de porter à ses lèvres, lorsque les deux jeunes gens passèrent, lentement, le frôlant presque.

Il se contenta de lever les yeux sur eux attendant.

Le regard de Brévanne rencontra le sien.

Il crut dans ce regard comme une surprise, une hésitation.

Puis le jeune homme fit le mouvement qu'avait fait l'hôtelier.

Il recula.

Et il passa sans retourner la tête, suivant son compagnon, qui entrait dans le salon voisin.

Jacques se sentit blêmir.

Cette fois, il n'y avait pas à douter, cette fois, il ne se trompait point.

Brévanne savait parfaitement à qui il avait affaire.

Il l'avait reconnu.

Son regard, son mouvement en arrière, étaient une insulte.

Le capitaine de Labatière se leva, posant d'un geste si brusque sa serviette sur la table que le garçon occupé à desservir à côté de lui, en resta cloué au sol.

Il n'était pas sorti de son immobilité que le capitaine pénétrait dans le salon.

En l'espace d'une seconde, ce dernier s'était calmé.

La colère est mauvaise conseillère.

Assez bouillant par caractère, Jacques devait apprendre au cours des contretemps, des déceptions de ses trois années d'aventures, à retrempe les vivacités juvéniles de sa nature.

En tout, il faut de la circonspection, de la prudence.

En cette occasion surtout, le jeune homme en avait besoin.

Au lieu de se précipiter à la suite du capitaine Brévanne, comme il le voulait faire d'abord, il résolut d'attendre que le hasard les replaçât sur le même chemin, quitte à faire un détour, sans en avoir l'air, le hasard.

Allant s'asseoir dans un fauteuil, il se fit apporter une boîte de cigares, en choisit un, l'alluma, prit un journal et feignit de le parcourir.

Brévanne, qui se promenait au bout à l'autre de la pièce en causant avec son compagnon, n'eut pas l'air de le voir et continua sa promenade pendant quelques minutes.

Puis, il passa dans la salle de jeu.

Tout cela était fait si naturellement, que Jacques en fut à se demander ce qu'il s'était demandé deux heures plus tôt, au sujet du patron de l'hôtel de la rue de Bourgogne :

— M'a-t-il seulement remis ?

Tranquillement, il acheva son cigare, feignant encore d'être absorbé par la lecture des feuilles du jour.

Puis, il replia les journaux, les posa où il les avait pris, et lui aussi marcha vers le salon de jeu.

Plusieurs tables de whist étaient occupées.

Là, comme dans la pièce qui précédait, les uns et les autres allaient et venaient.

Brévanne ne se promenait plus.

Debout dans un angle, penché vers son compagnon, qui à son tour se penchait vers lui, il avait l'air de lui conter quelque chose.

Et tous deux regardaient cette porte ouverte, au seuil de laquelle Jacques de Labatière apparut bientôt.

L'un et l'autre, alors, détournèrent la tête.

Le mouvement fut si net, qu'il frappa celui qui le suscitait de la même blessure que le frappait tout à l'heure, en se détournant, le regard de son ancien ami.

Une colère l'empoigna, cette colère blanche qui est la plus terrible.

La raison était vaincue ; elle ne devait plus même élever la voix.

Les deux officiers venaient de se détacher de ce coin où ils chuchotaient des paroles dont Jacques ne pouvait pas même deviner le sens, mais qu'il savait une insulte à son adresse.

Leur intention était évidemment de s'en aller lorsqu'il entrerait.

Ils ne sortirent point sans le trouver devant eux.

Cette pièce avait une porte à double battants grands ouverts, à chacune des extrémités.

Ils se dirigèrent vers celle qui donnait vis-à-vis de la porte, au seuil de laquelle le jeune explorateur venait d'apparaître.

Celui-ci traversa la salle d'un pas si rapide qu'il l'atteignit avant eux.

Là, il se retourna brusquement, leur faisant face, la tête haute, le regard froid comme de l'acier.

Les deux officiers, Brévanne surtout, étaient pâles.

Ils n'eurent pas l'air, pourtant, de s'apercevoir de cette attaque muette, qu'eux seuls comprenaient.

Tranquillement, ils pivotèrent sur leurs talons, s'apprêtant à gagner l'autre sortie.

Dans l'aveuglement de sa colère, il ne voulait pas se rendre ridicule en courant derrière eux.

Le Cercle occupait le second étage d'une maison très vaste de la rue de la Paix.

Il en connaissait les moindres détours.

Il pouvait les rejoindre avant qu'ils l'eussent quitté, en gagnant un couloir tout proche, qu'il n'aurait plus qu'à longer à gauche.

Les deux jeunes gens prenaient leurs pardessus, dans le vestibule, lorsque Jacques de Labatière reparut en face d'eux.

Cette fois, il marcha droit à son ancien camarade.

— Vous ne me reconnaissez pas, Brévanne ?

— Vous vous trompez, je vous reconnais.

— M'auriez-vous donc cru mort au Sénégal, et la surprise de me revoir vivant, vous empêche-t-elle de me donner l'accolade ?

Il lui tendait la main.

Brévanne se détournant demanda à son compagnon :

— Venez-vous, Henrion ?

— Je vous suis.

— Pardon, dit le capitaine de Labatière, faisant deux pas de côté pour se replacer vis-à-vis de lui, je vous tends la main !

— Je ne la touche pas, répondit le capitaine Brévanne avec une hauteur méprisante.

— Misérable !

Ce mot était dit d'une voix tonnante, en même temps que l'homme qui le proférait levait la main de manière à frapper celui qui le suscitait de la même blessure que le frappait tout à l'heure, en se détournant, le regard de son ancien ami.

Ceux que cette discussion rapide n'avaient point arrêtés au passage, se retournèrent.

Et devant ces deux jeunes gens, au visage convulsé, qui se mesuraient du regard, les cœurs bondirent dans les poitrines, les visages changèrent de couleur.

— Messieurs ! fit en se précipitant le capitaine Chaumel, entrant juste dans le vestibule, traversé à chaque instant par les uns ou par les autres.

Obéissant à cette impulsion toute naturelle, qui fait qu'entre collègues surtout, on essaie de calmer les effervescences pouvant amener des conséquences regrettables, Francis Chaumel avait à peine reconnu Brévanne avec lequel il était dans des termes plutôt amicaux qu'il n'avait point reconnu du tout celui qui levait son gant prêt à le lancer au visage de son adversaire.

— Messieurs ! répéta-t-il.

Et plus bas :

— C'est un duel que vous voulez ?

Seulement, en prononçant cette dernière phrase, il dévisagea le second acteur de cette scène pénible.

Francis tressaillit.

Ce regard, dont l'expression était toute de fureur, il l'avait vu.

Il devina, plutôt qu'il ne reconnut, tant était grande la contradiction des traits, celui à qui il avait affaire.

— Labatière ! exclama-t-il.

C'était lui, que Jacques considérait à présent de son regard agressif.

(A suivre)